

**Jubilé 2025**  
**Diocèse de Sens-Auxerre**  
**6 mars 2025**  
**Pascal Wintzer**

### **L'espérance, un combat spirituel**

Vous le savez, c'est l'espérance que le pape François a choisie pour être le chemin du jubilé de cette année 2025.

Lorsqu'une chose va de soi, il n'est pas besoin d'en parler... il me semble que nous vivons un temps où l'espérance est difficile, elle peut même être dénoncée, refusée. Dans un de ses livres, André Comte-Sponville la dénonçait comme une illusion : l'espérance conduit les humains à attendre ce qui n'arrivera jamais et les détourne des engagements qui seraient moralement justes.

Il y a quelques semaines, alors que je prêchais sur l'espérance, affirmant en particulier qu'il ne suffisait pas d'espérer en Dieu, mais que nous devions espérer en l'humanité, une personne, à la fin de la messe, m'a dit qu'il lui était impossible d'espérer en l'homme, pensant même qu'une telle espérance n'était pas juste, au regard de tout ce que nous voyons les humains accomplir de mal.

Et puis, ce n'est pas sans raison que, lors de l'homélie de mon installation à Sens, je citais Maurice Zundel : « Ce que l'expérience nous apprend, c'est que la foi la plus difficile, c'est la foi en l'homme. Il faut pour cela une espèce d'héroïsme. Beaucoup sans doute s'imaginent qu'ils ont foi en Dieu parce qu'ils cherchent une dispense de croire en l'homme » *Un autre regard sur l'homme*. Editions du Jubilé, 2005, p. 197.

Zundel parle de foi en l'homme, je peux parler d'espérance en l'humanité. La réalité ne nous y encourage guère. L'humanité d'une Eglise qui doit servir et aimer les plus petits et qui a été, et qui peut être encore, autrice de violences. Et l'humanité en général, où, actuellement, il semble que ce soit la loi du plus fort qui domine, jusqu'à préférer écraser la main que l'on serre – « vous comprenez, c'est plus viril », dira-t-on – et où la douceur et la gentillesse sont dénoncées ou moquées comme des faiblesses.

Alors, espérer, choisir d'espérer, est un combat, un choix, appelle un refus de croire que la loi de la puissance offrirait une quelconque solution à nos difficultés.

#### **1) L'être humain, un être d'espérance**

Or, chaque être humain a besoin d'espérer, il ne lui suffit pas d'être né, il veut donner une direction à sa vie, un sens ; je lis beaucoup cela sous la plume des catéchumènes. Pourtant, combien se voient-ils imposés une existence, un destin, non choisi.

L'homme est un être de désir. Voulant se donner un destin, l'homme veut dépasser les conditionnements et dépasser sa finitude.

Voici ce qu'écrit le pape François au début de la bulle d'indiction de l'année jubilaire : « Tout le monde espère.

L'espérance est contenue dans le cœur de chaque personne comme un désir et une attente du bien, bien qu'en ne sachant pas de quoi demain sera fait.

L'imprévisibilité de l'avenir suscite des sentiments parfois contradictoires : de la confiance à la peur, de la sérénité au découragement, de la certitude au doute. Nous rencontrons souvent des personnes découragées qui regardent l'avenir avec scepticisme et pessimisme, comme si rien ne pouvait leur apporter le bonheur. Puisse le Jubilé être pour chacun l'occasion de ranimer l'espérance » *L'Espérance ne déçoit pas*, n° 1.

L'homme veut se donner un destin, cependant, celui-ci peut être redouté, l'homme peut ne pas être tant épris de liberté.

Beaucoup croient en un destin anonyme sur le monde et eux-mêmes.

Nous rencontrons aussi des obstacles qui apparaissent impossibles à franchir.

Lorsqu'on se dit prisonnier d'un destin, il faut d'abord prendre en compte cette réalité, celle de la résignation. Celle-ci est proche de la « pulsion de mort ».

Le fatalisme trouve toujours en nous de la complicité. Nous y trouvons l'avantage qui est d'accueillir la réalité, « les événements sont nos maîtres » disait Pascal. De plus le christianisme tient compte de la réalité, il ne cherche pas un salut par évasion ou dénégation de celle-ci.

Le Christ descend sur le terrain même de la réalité à sauver.

Le travail consiste à transformer les conditionnements négatifs en conditionnements positifs.

« Il suffit à l'homme de se déclarer libre pour se sentir à l'instant conditionné. [Mais] s'il ose se déclarer conditionné, il se sent libre » Goethe, *Les Affinités électives*, Gallimard, p. 218.

Dès lors, « sauver », pour le christianisme, c'est d'abord rencontrer les choses où elles en sont. Dieu ne vient pas nous sauver en dehors de notre condition, il la prend même, et il a prend dans ce qu'elle a précisément de détérioré.

« Quant à cette malédiction de la Loi, le Christ nous en a rachetés en devenant, pour nous, objet de malédiction, car il est écrit : Il est maudit, celui qui est pendu au bois du supplice » Gal 3, 13.

« Quand Dieu a envoyé son propre Fils dans une condition charnelle semblable à celle des pécheurs pour vaincre le péché, il a fait ce que la loi de Moïse ne pouvait pas faire à cause de la faiblesse humaine : il a condamné le péché dans l'homme charnel » Rm 8, 3.

« Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché, afin qu'en lui nous devenions justes de la justice même de Dieu » 2 Co 5, 21.

Pour dépasser la seule prise en compte du réel et des faits, l'homme doit trouver des objectifs qui motivent son désir. Ce peut être dans les domaines de la science, de la raison, du politique, de la morale.

Cependant, pour que l'homme transcende ses pesanteurs et ose et puisse transgresser ses résistances, il lui faut des mots et des confins absous. L'être humain a besoin de projets qui le transcendent, qui outrepassent ses seules limites charnelles ; « l'homme passe l'homme » affirmait Blaise Pascal.

L'idée d'excès implique qu'il faut à l'homme des « fins outrancières », c'est-à-dire qui dépassent les fins souhaitées (justice, liberté, etc.). Il s'agit ici des finalités (supérieures aux fins, elles-mêmes supérieures aux moyens).

- Il y a en l'homme un pathos qui lui permet de ne pas être confiné en lui-même. Pour Hegel, « Les passions et les satisfactions des désirs sont les sources les plus productives de l'action » *Philosophie de l'histoire*.

- Il faut aussi que cet excès dépasse l'immanence, qu'il soit métaphysique. Pour s'accomplir et accomplir le monde, et justement ainsi se donner un destin, l'homme doit construire, en face des faits, des « antifaits », des « mensonges » transgressifs par rapport au réel purement factuel.

Le symbole est de cet ordre, qui exprime un réel au-delà de la réalité : dans la Cène, le pain n'est pas du pain, il est le Corps.

- Enfin, l'excès c'est aussi agir dans l'Histoire, celle-ci entendue comme dépassant le seul destin individuel. Une intention « transhistorique » nous traverse, qui « n'appartient pas à l'histoire ».

Dépassant cette approche, philosophique, il faut aussi regarder ce que propose la théologie. L'Écriture parle d'une destinée théologale de l'homme, elle s'exprime sous forme d'une espérance d'éternité, de partage de la vie même de Dieu. Cette destinée n'est pas prouvée ou démontrée, elle est de l'ordre de la foi, son langage est celui de l'annonce et non de la preuve. Cette destinée nous est offerte, elle est un don.

Elle est proposée à notre liberté, l'accueil (ou le refus) est une autre forme de gratuité : si le don de Dieu est gratuit, l'accueil de l'homme doit l'être aussi.

Pour Emmanuel Lévinas, la transcendance se joue non pas en l'homme seul, mais « là où l'homme fait la rencontre de l'autre homme et de Dieu ».

« La différence de l'Infini et du fini est une non-indifférence de l'Infini à l'endroit du fini » Emmanuel Lévinas, *Le Nouveau Commerce*, p. 112.

## 2) L'espérance, une sagesse commune à tous

L'espérance inscrit dans l'histoire, elle défie l'immédiateté toujours trop courte du présent, elle corrige le passé et donne de se reprendre, elle maintient le courage d'être, transforme en nous l'être de pures exigences et de simples besoins en être capable de don et de désir. Nous trouvons dans l'espérance l'ouverture et l'amplitude de notre vie.

Nous sommes en effet des êtres de désirs, et pas seulement de besoins. Même si la société de marchandise entend nous combler avec des choses ; d'ailleurs, elle ne nous comble en rien, puisqu'une nouvelle chose chasse en permanence l'ancienne, et doit être acquise. Et c'est sans fin. J'ai un Iphone, un 11 je crois ; et depuis quelques jours, une annonce m'invite à acquérir le 16 Pro. Et on sait que ce système est sans fin. Il est fondé sur la frustration.

Une chose aussi vieille que l'humanité ; cela a commencé avec le fait de ne pas avoir accès à un seul arbre du jardin... alors que tous les autres étaient offerts à nos premiers parents.

Cependant, même si on refuse de se laisser prendre au piège du tentateur, marchands d'hier et d'aujourd'hui, puisque nous sommes passés d'un fruit à un smartphone, nous vivons une érosion de l'espérance.

D'ailleurs, le langage de l'espérance semble parfois n'être que langage, paroles, incantations. La proclamation de l'espérance doit prendre en compte cet état d'esprit, et se garder de se faire trop rapidement, au risque d'être disqualifiée, même si le prophétisme doit bien demeurer. La proclamation de l'espérance doit être empreinte de sagesse, peut-on dire d'humilité. Pensons à l'image de Charles Péguy parlant de la « petite fille espérance ».

Ce que nous pouvons proposer pour que l'espérance chrétienne retrouve sa force et redevienne audible, c'est que le comportement chrétien s'ouvre délibérément à une forme commune de sagesse, partagée bien au-delà des seuls chrétiens.

Si nous ne pouvons emprunter le chemin commun à tous, l'espérance chrétienne court le risque de n'être qu'une incantation, une annonce qui conduit hors de la réalité concrète de la vie et du monde.

On va espérer en Dieu – en quel Dieu ? – mais comme un antidote à notre incapacité à espérer en l'humanité.

Dietrich Bonhoeffer disait cela autrement : il ne suffit pas aux chrétiens d'annoncer les fins dernières, ils doivent aussi annoncer et aimer les fins avant-dernières.

Pour cela, tout chrétien doit d'abord être un homme avant d'être chrétien. Les Pères et le Moyen-Âge n'avaient pas eu peur des sagesse « humaines ».

L'erreur, c'est celle de la précipitation, par laquelle le croyant fait fi de son humanité. Ainsi du péché originel, qui est un péché par manque de patience : l'homme a voulu tout de suite accéder au mystère de Dieu, plutôt que d'attendre, et de le recevoir.

L'espérance n'est pas dans l'impatience, ni dans le surmenage prophétique.

L'annonce de l'espérance chrétienne doit prendre en compte l'altérité, ce qui n'est pas proprement chrétien ou biblique, et qui, pourtant, exprime des traces d'espérance.

Certes, ces traces peuvent nous dérouter, nous choquer, nous provoquer – je pense ici à certaines images de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Paris – pourtant, elles exprimaient des formes d'espérance humaine, que nous ne pouvons ignorer, en tout cas qui sont des forces pour les humains, des antidotes à la résignation.

Le christianisme doit être porteur d'une espérance parlante pour les hommes et non un seul discours interne.

Sur ce point le catholicisme a mieux su faire sa place à la paganité, dans les arts, les sciences, les cultures... Son rôle dans le dialogue inter-religieux est aussi expressif d'une telle attitude. L'ouverture à une culture différence est ce qui permet à une religion de ne pas sombrer dans son mal spécifique qu'est sa prétention ou sa tendance à dire seule la vérité et d'inventer ainsi la mauvaise foi et le faux culte.

L'espérance chrétienne qui croirait pouvoir trouver ses chemins en faisant l'impasse sur les sagesse du monde, tomberait dans une forme d'hallucination.

L'espérance est un combat, contre la résignation, contre un seul discours sans actes, contre des paroles d'incantations qui ne sauraient rien percevoir ni rien dire des espoirs présents dans le cœur des humains et dans les cultures.

Surtout, un combat pour résister à la tentation de parler de l'espérance en Dieu alors que nos paroles ne font que dire tout le mal que nous pensons de l'humanité.

Espérer, puisque c'est un combat, cela appelle du courage, et c'est ce que je voudrais développer maintenant.

### **3) L'espérance, un acte de courage**

Le courage n'est pas qu'une seule qualité morale, existentielle, il a aussi une dimension ontologique ; en fait, le courage recouvre les différences dimensions de l'existence.

Pour cette réflexion, je me réfère au travail de Paul Tillich, spécialement à son livre *Le courage d'être*. Cerf, 1999.

« Le courage, en tant qu'il qualifie une action humaine et qu'il en fait un sujet d'appréciation, est un concept éthique. En revanche, le courage, en tant qu'il désigne l'affirmation de soi universelle et essentielle d'un être, est un concept ontologique.

Le courage d'être est l'acte éthique par lequel l'être humain affirme son propre être en dépit des éléments de son existence qui sont en lutte avec son affirmation de soi essentielle » *Le courage d'être*, p. 4.

« Le courage d'être est le courage d'affirmer notre propre nature rationnelle en dépit de tout ce qui en nous s'oppose à l'union avec la nature rationnelle de l'être-même » oc, p.11. Le courage nous fait affirmer que les choses et notre ont un sens, que l'absurde ne nous domine pas.

Le courage a à voir avec la relation ; c'est ce qui nous fait exister comme être de relation, mais en relation avec ce qui nous précède, d'où nous venons et vers qui nous allons. Le courage est ce choix par lequel je veux grandir. Le courage ouvre au-delà du seul instant, il inscrit dans l'histoire.

L'affirmation de soi est constitutive de l'homme, cette affirmation n'est ni égoïsme, ni péché. Mais le soi n'est un soi que parce qu'il y a un monde, un univers structuré auquel il appartient et dont il est séparé en même temps.

Le courage c'est le courage d'être participant, de se reconnaître comme un être de participation. La participation veut justement dire que l'on fait partie de quelque chose dont on est en même temps séparé, c'est une réalité dialectique.

Le courage d'être soi c'est donc le courage d'être participant.

On mesure d'autant ce qu'a de révoltante toute attitude, toute parole qui dénie à quelqu'un sa capacité, son droit à être quelqu'un. Par exemple des formes d'éducation qui renvoient perpétuellement aux échecs, ou encore des discours qui affirment que telle personne est « en trop », blessent sa capacité à s'affirmer comme une personne.

La relation est par excellence ce qui permet de se sentir en droit d'exister, en droit de s'affirmer, en droit de développer ses capacités.

Ceci se manifeste aussi dans la dimension religieuse : nous croyons que Dieu regarde chacun avec estime, avec amour même. Tout le contraire du Dieu « surveillant », prêt à punir. Mais, combien d'enfants, dans le passé, ont pu entendre de tels propos : « attention, Dieu te regarde ! »

D'une part, cela met l'enfant, puis l'adulte dans le sentiment d'être sous un perpétuel contrôle. Et puis, qu'est-ce que cela laisse penser de Dieu ? Si Dieu est un surveillant, au sens le plus péjoratif de ce mot, est-il moral de croire en un tel Dieu ?

L'expérience religieuse, elle est celle d'une rencontre personnelle avec Dieu, et le courage qui en résulte est le courage de la confiance en la réalité personnelle qui se révèle dans cette expérience.

Le courage de la confiance, c'est le courage d'accepter d'être accepté en dépit de la conscience de la culpabilité.

Ce courage s'enracine dans la certitude personnelle, totale et immédiate du pardon divin.

Le courage, c'est accepter d'être accepté quoi que l'on soit inacceptable (cf. Rm 5, 8 : « la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs » ; Augustin : « Dieu ne nous aime pas parce que nous sommes aimables, il nous aime, et nous le devenons »).

La miséricorde de Dieu – celle aussi que nous savons nous manifester les uns aux autres – c'est cela qui nous affermit dans le courage.

Ce courage ne dépend d'aucune condition préalable, qu'elle soit morale, intellectuelle ou religieuse : ce n'est pas le bon, le sage et le pieux, à qui ce courage est possible, mais au pécheur et au malportant.

Pourtant, il ne s'agit pas de nier la culpabilité, sinon on empêcherait d'intégrer celle-ci à son affirmation de soi.

L'acceptation par Dieu, expérimentée comme pardon ou comme acte justifiant, est la seule et ultime source d'un courage d'être qui soit capable d'intégrer l'angoisse de la culpabilité et de la condamnation.

C'est bien en faisant l'expérience d'être un pécheur pardonné, mieux un pécheur aimé, que l'on accède à l'acceptation de soi et que l'on se perçoit comme un être à qui il est permis d'espérer. Il est bon que cette conférence soit faite au deuxième jour du carême, ce temps où nous expérimentons la miséricorde du Père.

Saint Paul est le grand témoin de ce pardon gratuit – j'ai cité Romains 5 il y a un instant – qui ouvre courage et espérance.

« Dieu est riche en miséricorde ; à cause du grand amour dont il nous a aimés, nous qui étions des morts par suite de nos fautes, il nous a donné la vie avec le Christ : c'est bien par grâce que vous êtes sauvés.

Avec lui, il nous a ressuscités et il nous a fait siéger aux cieux, dans le Christ Jésus.

Il a voulu ainsi montrer, au long des âges futurs, la richesse surabondante de sa grâce, par sa bonté pour nous dans le Christ Jésus.

C'est bien par la grâce que vous êtes sauvés, et par le moyen de la foi. Cela ne vient pas de vous, c'est le don de Dieu.

Cela ne vient pas des actes : personne ne peut en tirer orgueil » Ep 2, 4-9.

L'Eglise, qui représente la puissance de l'être-même, entend être la médiatrice du courage d'être. Cette Eglise est celle du Crucifié.

Être participant à une telle Eglise, c'est recevoir un courage d'être dans lequel on ne peut pas perdre son propre soi et dans lequel on reçoit le monde auquel on appartient.

Le courage apparaît sous la forme d'une foi absolue qui dit Oui à l'être sans rien voir de concret qui pourrait être vainqueur du non-être dans le destin et la mort.

« Le courage d'être s'enracine dans le Dieu qui apparaît quand Dieu a disparu dans l'angoisse du doute » oc, p. 149-150.

#### **4) Une espérance qui ouvre le temps**

Une des raisons pour lesquelles l'espérance est difficile réside dans notre rapport au temps : notre époque est celle de l'instant ; alors que l'aspiration au bonheur est une caractéristique générale, nous voulons aujourd'hui le bonheur ici et maintenant, et bien sûr nous ne l'obtenons pas ; déçus nous maudissons ce qui nous a fait espérer.

La foi chrétienne veut nous délivrer d'une telle dictature du présent.

La foi est mémoire et la foi est attente. Elle veut ainsi nous aider à comprendre et à vivre le présent comme se recevant de ce qui l'a construit et comme annonçant et construisant un avenir.

On dit parfois qu'il faut renouveler chaque jour les grands choix de notre vie. Prêtres et diacones peuvent le dire à ceux qui se marient. Ils peuvent aussi le penser de leurs engagements d'ordination.

Ce n'est pas faux, mais est-ce si juste ? Est-ce ce qui aide le mieux à vivre nos choix ?

Au contraire, n'est-ce pas épuisant d'avoir à rechoisir chaque jour ce qui a fondé notre vie, ce qui a décidé de ce qu'elle serait ?

De plus, cela laisse penser que nous pourrions remettre sans cesse en question les choix d'hier.

Or, la liturgie nous propose de faire cela en des occasions bien spécifiques : la messe chrismale, peut-être aussi les ordinations, et puis, bien sûr durant la veillée pascale.

Si ces moments sont précisés, c'est pour nous éviter de penser que notre vie recommence tous les jours.

Nous n'avons pas à rechoisir chaque jour ce que nous voulons être, sinon, d'une part on s'épuise, et surtout on pense que le présent, l'instant, n'existe qu'en lui-même.

Les grands choix de notre vie ont été faits une fois pour toute, certes, il faut qu'ils l'aient été avec le discernement et le sérieux qui conviennent, mais il n'y a pas à penser qu'ils peuvent sans cesse être remis en cause.

Pour autant, cela ne veut pas dire que nous n'ayons pas à faire chaque jour des choix, mais ceux-ci sont rarement décisifs ou vitaux.

Tout comme la majeure partie de l'année liturgique est désignée comme le « temps ordinaire », il ne faut pas que nous ayons peur de l'ordinaire de notre vie.

La plupart des choix qui s'y proposent à nous sont eux aussi très ordinaires.

Mais ils le seront d'autant plus, et nous aurons la force de les faire, que nous saurons ne pas leur donner plus d'importance qu'ils n'en ont.

Si en effet, nous croyons que tout choix doit être le prétexte de redécider de l'ensemble de son existence, nous perdons une énergie précieuse, et, encore une fois, nous donnons au présent un poids beaucoup trop grand.

Une autre manière, tout aussi importante, de résister à cette dictature de l'instant, c'est d'envisager cet instant comme construisant l'avenir, tout comme lui-même, cet instant, a été construit par le passé.

En effet, si on pense que sa vie peut être multiple, et peut changer en profondeur durant une existence, alors oui, chaque instant peut me conduire à changer complètement d'existence.

Il est vrai qu'une telle croyance se répand de plus en plus.

D'abord pour de simples raisons matérielles : nos vies humaines devenant de plus en plus longues, n'est pas gâcher l'usage que nous faisons de cette durée que de satisfaire d'une seule vie ?

Sans parler d'une quelconque réincarnation après la mort, combien de nos contemporains ne rêvent-ils pas à différentes vies successives ?

Un homme aura plusieurs femmes, il exercera les métiers les plus différents, jusqu'à cette sorte de rêve présenté parfois comme un idéal de tout quitter de sa vie pour, ailleurs et tout autrement, recommencer une nouvelle vie.

Le vrai courage est d'accepter l'humble fidélité des lieux où l'on est planté, des personnes que l'on côtoie chaque jour, sans se laisser à cette illusion de penser qu'« ailleurs, l'herbe est plus verte ».

Autre chose, il est de bon ton, aujourd'hui, de stigmatiser l'habitude, laquelle n'est souvent comprise qu'en terme de routine.

Or, l'habitude, n'est-ce pas encore une manière d'être vraiment présent à l'instant, non comme un moment fermé sur lui-même, mais ancré dans la mémoire et la fidélité, et construisant l'avenir ?

L'habitude, ce n'est pas la répétition mécanique du même, mais c'est l'accomplissement dans l'aujourd'hui de qui hier a été et m'a construit.

Là encore, se trouve un moyen de soutenir l'espérance.

Si rien de ce que nous faisons aujourd'hui ne conserve de sens pour notre avenir, ne sommes-nous pas conduits à dénier toute signification à chacun de nos actes et chacune de nos paroles ?

L'habitude nous fait au contraire reconnaître la valeur de ce qui a été vécu hier, et de cette manière, confère de la valeur à ce que nous vivons aujourd'hui, parce que nous savons que cela aura encore du sens demain.

Notre vie n'a pas à recommencer tous les jours, même si tous les jours, elle poursuit son édification, son chemin.

Ce que je souligne, et ce qui me semble ici le plus décisif, c'est notre capacité à savoir conjuguer les différents temps sans en exclure aucun.

Le présent ne trouve de sens, et n'est vécu dans l'espérance que dans la mesure où il n'est pas fermé sur lui-même.

Le philosophe André Comte-Sponville, que je mentionnais dans l'ouverture de mon propos, a choisi l'athéisme après avoir été chrétien, cet athéisme est aussi pour lui le corollaire du refus réfléchi de l'idée d'espérance. Il voit en effet dans l'espérance un signe du besoin de Dieu et la source du malheur des hommes.

« Dieu a raison de tant aimer l'Espérance (cf. Péguy) : c'est elle qui le fait vivre. Mais, pour l'homme, vivre d'espérance, c'est vivre d'illusion. D'où la religion. D'où la tristesse. » *Le mythe d'Icare. Traité du désespoir et de la béatitude*, p. 22.

Comte-Sponville est un philosophe du désenchantement, on retrouve aussi chez lui quelque chose de l'attitude stoïque d'un Albert Camus.

Avec d'autres il pose une double question aux chrétiens :

- l'espérance est un leurre, une illusion nocive voire meurtrière ;
- il doute que les chrétiens puissent redonner à l'espérance sa crédibilité.

Dès lors, pour nous, l'espérance ne peut être uniquement une attente indéfinie d'un avenir annoncé, elle doit aussi être l'accueil de cet avenir au présent. Le salut de Dieu doit aussi être manifesté aujourd'hui.

La foi chrétienne doit offrir aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui une manière de vivre qui réponde à leurs attentes

Notre mission de chrétiens est de réhabiliter l'espérance ; il faut que nous puissions la rendre crédible.

Or, une espérance qui ne parle qu'au futur, est toujours menacée de n'être considérée que comme une illusion.

Il faut donc que nous sachions accueillir aujourd'hui le salut, et non seulement plus tard.

## **5) L'espérance soutenue par l'action de grâce et la gratitude**

Espérer, c'est miser sur la fidélité de Dieu à lui-même et à ses promesses, et non seulement sur l'attente de Dieu, ou bien comprendre que cette attente n'est juste que dans la mesure où elle fait de nous des veilleurs, elle nous met en état d'éveil et nous permet de désigner la maintenant de la venue du Seigneur.

C'est bien aujourd'hui que nous faisons l'expérience de la venue de Dieu, et que nous devons être capables de désigner cette venue.

On pourrait ainsi dire que si Dieu est notre avenir, il n'est pas notre futur, c'est-à-dire celui qui vient après.

Une espérance qui ne parle qu'au futur, est toujours menacée de n'être considérée que comme une illusion.

Il faut donc que nous sachions accueillir aujourd’hui le salut, et non seulement plus tard. La liturgie nous y conduit, je dirais même nous y constraint, puisque, chaque jour, à vêpres, nous faisons nôtres les paroles de la Vierge Marie : « Le Seigneur fit pour moi des merveilles ». Nous disons et chantons ces paroles, *chaque jour* : c'est donc bien *chaque jour* que ces mots nous appellent à discerner et à dire les merveilles que, aujourd’hui, le Seigneur a fait pour moi. Dans la prière, c'est l'action de grâce qui est cette attitude par laquelle nous confessons l'actualité de la grâce et nous en témoignons.

Par l'action de grâce nous témoignons de l'espérance, nous servons l'espérance des hommes.

Si l'action de grâce est une attitude croyante, qui nous situe face à Dieu, elle a son pendant dans la vie morale, c'est ce que l'on appelle la gratitude.

Si nous ne savons pas faire preuve de gratitude dans l'ordinaire de la vie, nous aurons bien du mal à vivre l'action de grâces. J'aime souvent me dire que le premier mot qui doit venir à mon cœur sitôt le réveil, c'est « merci ». Croyez que s'il en est ainsi, nous regardons la journée qui s'ouvre avec espérance, nous la vivrons tout autrement.

*A contrario*, je connaissais une personne qui, dès le petit-déjeuner, faisait à ceux qui l'entouraient, la liste de tous les problèmes qui allaient arriver ; elle n'était pas déçue !

Parlant de la gratitude, je cite le théologien moraliste américain James F. Keenan, dans son livre *Les vertus, un art de vivre*, Collection « Tout simplement », n°35, Editions de l'Atelier, 2002.

« La gratitude devrait exister chez nous, mais nous laissons souvent le mal-être prendre le dessus et s'exprimer à l'excès.

Quelles que soient les manifestations de notre mal-être, de type agressif ou de type passif, quand ce dernier prend le dessus, nous sommes malheureux. Et quand nous le sommes, nous faisons autant de mal aux autres que nous nous en faisons à nous-mêmes...

Contrairement au fait de gémir ou de vouloir dominer, la gratitude est cette disposition qui permet de prendre vraiment du recul et d'avoir conscience de tous les dons qui sont les nôtres. Elle aide à voir où nous en sommes dans nos vies, non pas en fonction d'un avenir que nous construisons, mais plutôt en tant que nous avons bénéficié de l'attention des autres.

Pour éprouver de la gratitude, il faut faire travailler sa mémoire...

Les souvenirs chargés de gratitude nourrissent l'âme joyeuse et élèvent le cœur. La vertu de gratitude alimente et stimule le progrès de l'homme » p. 168.

« Le secret pour acquérir la gratitude, c'est le contentement... La gratitude peut monter au cœur sec de la personne malheureuse, si elle arrête pendant un instant de se sentir accablée et considère son sort non pas avec le désir de ce qui lui manque, mais avec un sentiment de paisible satisfaction devant la réalité » p. 169.

Surtout, c'est saint Paul qui appelle à faire de notre vie un « oui », tout comme Dieu, en Jésus Christ, nous dit « oui » :

« Dieu en est garant, la parole que nous vous adressons n'est pas « oui et non ».

Car le Fils de Dieu, le Christ Jésus, que nous avons annoncé parmi vous, Silvain et Timothée, avec moi, n'a pas été « oui et non » ; il n'a été que « oui ».

Et toutes les promesses de Dieu ont trouvé leur « oui » dans sa personne. Aussi est-ce par le Christ que nous disons à Dieu notre « amen », notre « oui », pour sa gloire » 2 Corinthiens 1, 18-20.

## 6) Conclusion, le devoir d'espérance

Nous avons le devoir d'espérer, c'est une expression de notre charité. En effet, comment aimer les autres, si nous n'espérons pas en eux, et j'ajoute espérer en tous, pas uniquement espérer en ceux qui le « méritent ».

Urs von Balthasar a écrit un petit livre qu'il a intitulé « Espérer pour tous ».

Ce livre a pu être mal compris, le traduisant par les mots de la chanson de Michel Polnareff, « On ira tous au paradis ».

Or, nous n'en savons rien, à moins de prendre la place de Dieu.

Mais, serions-nous chrétiens si nous ne savions pas espérer pour tous ?

Que savons-nous des autres pour dire que celui-ci serait sauvé, et cet autre condamné.

Je note que l'Eglise a canonisé, elle n'a jamais désigné quiconque comme étant en enfer.

La charité nous impose d'espérer pour tous ; à la limite, il n'y a qu'une personne pour laquelle nous pouvons exprimer quelque doute, quelque interrogation : soi-même !

Quiconque envisage la possibilité ne fût-ce que d'un seul réprouvé en dehors de lui-même, celui-là sera difficilement capable d'aimer sans réserve.

L'espérance sans limite n'est pas simplement permise aux chrétiens, elle s'impose à eux.

Pour Soeren Kierkegaard : « Dire aux autres : "vous êtes perdus pour l'éternité", voilà qui m'est impossible. Pour moi, une chose est sûre : tous les autres sont bienheureux, et c'est bien assez – pour moi seul l'affaire reste aléatoire. »

Et j'ajoute ces paroles de saint Paul : « Pour ma part, je me soucie fort peu d'être soumis à votre jugement, ou à celui d'une autorité humaine ; d'ailleurs, je ne me juge même pas moi-même. Ma conscience ne me reproche rien, mais ce n'est pas pour cela que je suis juste : celui qui me soumet au jugement, c'est le Seigneur » 1 Corinthiens 4, 3-5.

Et chacun se souvient de cette parole du pape François : « Qui suis-je pour juger ? »

« Nous avons cruellement besoin d'une *foi qui espère*. Seule une telle foi est aujourd'hui capable de susciter un attrait authentique et de poser de nouveaux appuis. Ma conviction principale est simple : l'espérance en Dieu est vitale dans les situations fermées où le salut n'est plus représentable » Emmanuel Durand, *Théologie de l'espérance*. Cerf, 2024, p. 12.

« Il ne s'agit pas d'espérer ceci ou cela, mais d'espérer surtout que Dieu agisse comme Sauveur » oc, p. 192.

A l'exemple du Christ, ne soyons jamais habitués ni résignés au mal.

Celui-ci doit toujours nous surprendre, car il n'est pas dans le vouloir de Dieu, ni dans l'humanité telle que Dieu l'a voulue et créée.

S'il y a quelque chose qui doit nous surprendre, c'est le mal.

« Jésus leur disait : "Un prophète n'est méprisé que dans son pays, sa parenté et sa maison." »

Et là il ne pouvait accomplir aucun miracle ; il guérit seulement quelques malades en leur imposant les mains.

Et il s'étonna de leur manque de foi » Marc 6, 4-6.

L'espérance est souvent le fruit d'un combat ; mais nous n'avons pas le droit de ne pas livrer ce combat ; nous avons le devoir d'espérer.